



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

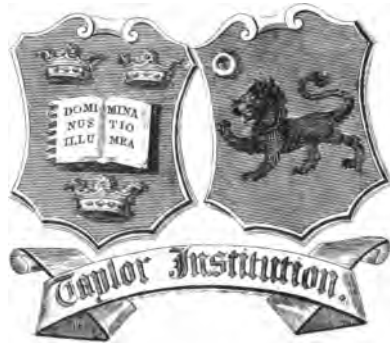
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

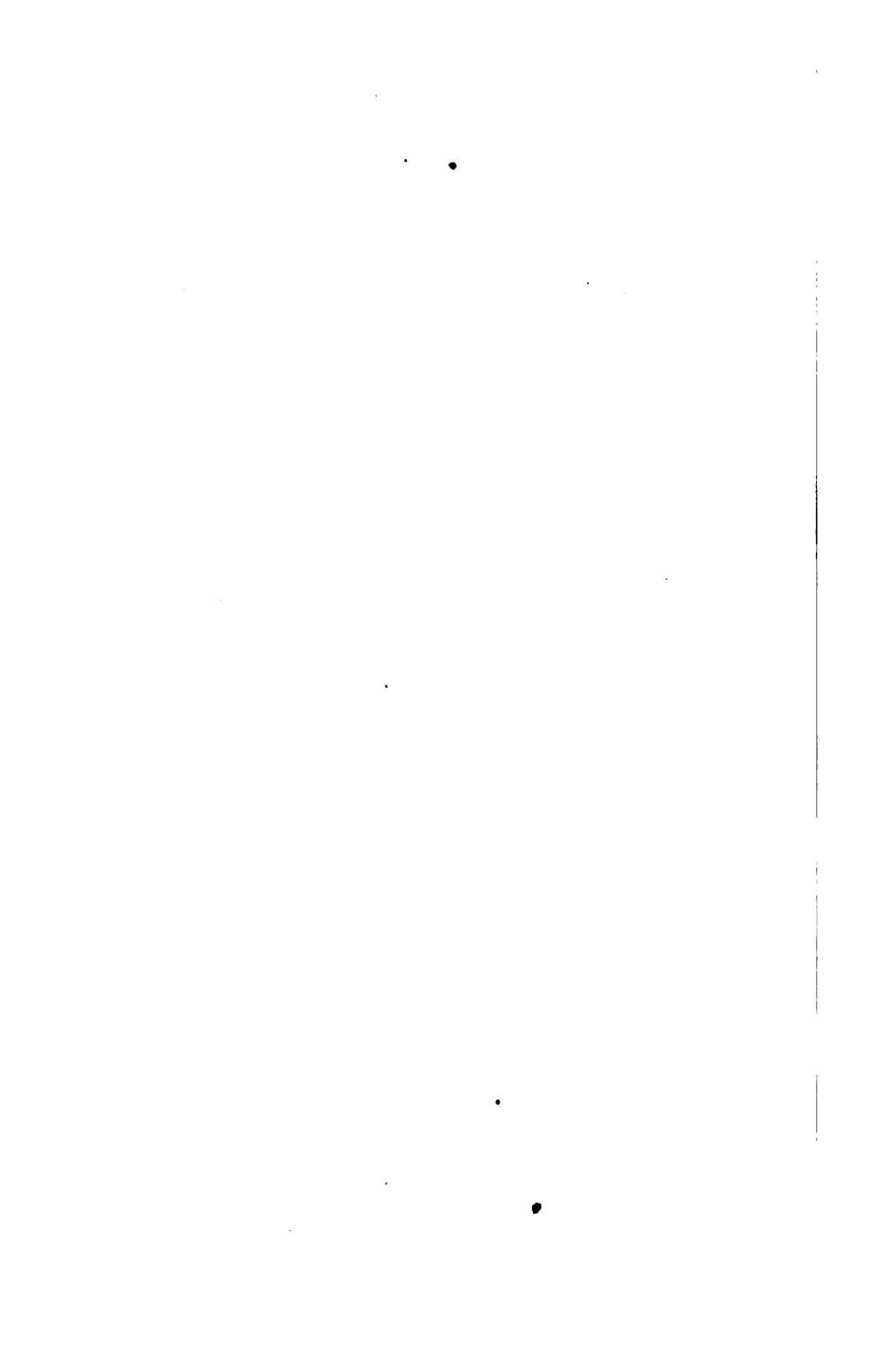


~~24. C. 21~~



Vet. Fr. III B. 2910





GUSTAVE FRÉDÉRIX

---

SOUVENIR DU BANQUET

OFFERT A

VICTOR HUGO

PAR

MM. A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C<sup>ie</sup>

Compte-rendu  
Discours de Victor Hugo  
Louis Blanc, Pellétan, Nefftzer  
Th. de Beauville, Champfleury  
Casta, Ferrari  
Bérardi, Fontaines et Alb. Lacroix

BRUXELLES

---

LE 16 SEPTEMBRE 1862





Le 16 septembre 1862 aura vu à Bruxelles une manifestation grandiose et charmante. On a fêté ce jour-là et le génie de Victor Hugo et le succès des *Misérables*.

Nous ne tenterons pas de redire toutes les émotions, toutes les joies et l'éclat de cette soirée. Il y a de certains souffles, de certaines paroles, de certaines heures qui nous ont enivrés, et que l'on ne peut ressaisir. On en garde en soi les traces vibrantes et parfumées; mais comment rendre, dans son ardente mobilité et dans ses vivacités enthousiastes, la physionomie d'une telle fête?

Donc, nous ne voulons jeter ici que quelques lignes, rapide et pâle esquisse d'un tableau co-

loré, lumineux et touffu. — Ce qui importe avant tout, c'est que les discours qui ont été prononcés à la fin de ce banquet, qui en ont été l'affirmation et la conclusion retentissantes, c'est que ces discours soient conservés et que tout le monde les puisse lire. On les trouvera plus loin. Qu'on les accepte comme la cause et comme l'excuse de cette publication. — Nous, nous nous bornerons à les introduire simplement. Et, puisqu'ils n'auront plus le cadre éblouissant où leurs flammes se répandaient et ne laissaient aucun point froid ou obscur, qu'on nous permette de les entourer d'une sorte de résumé des impressions que nous avons ressenties et des détails que nous avons retenus.

Ce ne sera pas la physionomie — nous l'avons dit — de cette fête; c'en sera le vague profil plutôt, quelque chose comme le souvenir d'un bonheur disparu, comme la vision d'un triomphe qui a passé.

## I

On était accouru de toutes parts dans cette maison de MM. Lacroix et Verboeckhoven, d'où *les Misérables* ont été lancés sur tous les points du globe, on était accouru de toutes parts, pour y saluer l'auteur de la grande épopée sociale de notre temps. De France, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie, de la province étaient venus la plupart de ceux qui s'étaient faits dans la presse ou dans les lettres, les soldats de la cause ou les disciples du talent de Victor Hugo. Foule vaillante, où manquaient quelques noms illustres ou sympathiques, mais qui représentait

bien dans sa diversité et les esprits généreux qui recherchent le vrai, et les esprits délicats qui recherchent le beau. — Là se trouvaient M. Louis Blanc, M. Eugène Pelletan, M. Nefftzger, M. Texier, M. Théodore de Banville, M. Champfleury, M. Desmarest; M. Hector Malot, de *l'Opinion nationale*; M. Mahias et M. Habeneck, de *la Presse*; M. Legault, du *Temps*; M. Mario Proth, du *Courrier du Dimanche*; M. Henri Rochefort, du *Charivari*; M. Chassin, du *Progrès* de Lyon; M. Ferrari, pour la presse italienne; M. Lowe, pour la presse anglaise; M. Morel, M. Pagnerre, M. Claye; M. Noël Parfait, M. le docteur Laussedat, M. Labrousse, M. Brives, anciens représentants du peuple; MM. Géry Legrand et Masure, de Lille; M. Boyé, de *la Publicité* de Marseille; M. Lamy, de *la Revue de Normandie*; M. Cerfberr, du *Théâtre*; M. de Lorbac, M. Ferrer, M. Carjat, M. Nadar, M. Ghémar, et je ne sais combien d'autres que j'oublie. Les lettres belges étaient représentées par MM. Bérardi, Considérant, Couvreur, Berru et Gustave Frédéric, de *l'Indépendance belge*; M. Madoux, de *l'Étoile*; MM. Eugène Landoy et Voituron, du

*Journal de Gand*; M. Dumoulin, du *Précurseur d'Anvers*; M. Pirmez, du *Journal de Charleroi*; M. Gérumont, de *la Tribune*; M. Boone, du *Stad Gent*; M. Victor Henaux, M. de Laveleye, M. Jules Guillaume; M. Van Bommel, de la *Revue trimestrielle*; M. Victor Joly, du *Sancho*; M. de Molinari, de *l'Économiste belge*; M. Beck, de *l'Union libérale* de Verviers, M. Fontaine, etc. Le directeur de *Las Novedades*, M. Cuesta, était venu de Madrid. Mais comment citer tous ces noms qui se mêlent maintenant dans notre mémoire? MM. Charles et François-Victor Hugo étaient là aussi. Et le premier magistrat de Bruxelles, M. Fontainas, et le président de la Chambre des représentants, M. Vervoort, tous deux avaient voulu saluer l'hôte illustre de la Belgique, et montrer que dans d'éclatantes manifestations littéraires leur place est marquée, et qu'ils savent la remplir.

## II

Victor Hugo était le centre de cette réunion. C'est autour de lui qu'on se groupait. Plusieurs de ceux qui étaient là ne l'avaient point revu depuis plus de dix ans. Aussi, comme ils étaient attentifs à surprendre les changements que le temps et l'exil avaient pu apporter dans les traits, dans le langage et dans les manières du poète! A son âge, dix années — pleines des événements que depuis 1851 nous subissons — cela compte et cela se marque sur les visages et dans les cœurs.

Cet âge, tout le monde le connaît, tout le

monde se rappelle les vers des *Feuilles d'automne* :

« Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,  
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,  
Et du premier consul déjà, par maint endroit,  
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.  
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,  
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,  
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois  
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;  
Si débile, qu'il fut, ainsi qu'une chimère,  
Abandonné de tous, excepté de sa mère,  
Et que son cou, ployé comme un faible roseau,  
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.  
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,  
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,  
C'est moi. — »

L'enfant débile a soixante ans aujourd'hui. Il a grandi. Il s'est fortifié. Il a eu son lendemain. — A l'âge où la plupart des hommes sont vieux déjà et déclinent, Victor Hugo a toute la verdeur et la plénitude de ses forces. *Les Misérables* disent assez haut que cette plume d'airain est plus puissante que jamais. L'homme n'a pas faibli, non plus que l'écrivain.

Seulement, les cheveux du poète ont blanchi, et il porte maintenant toute la barbe. David d'Angers regretterait la figure de médaille romaine qu'il avait si bien modelée.—Mais la barbe ne manque pas de pittoresque, et puis elle est utile à ceux qui habitent près de la mer : elle préserve des maux de gorge et des extinctions de voix. Du reste, ce qui chez Victor Hugo attirait surtout le regard : le front vaste et l'œil profond et doux, ces beautés-là ne sont pas atteintes ni troublées par le temps.

Le front et l'œil ont le calme, la sérénité et les lointains souriants de la pensée. Ni dix années d'exil, ni les misères de l'heure présente, ni tant de sujets de désespoir et de colère que nous prodigue l'histoire contemporaine, rien de tout cela n'a laissé de trace amère dans cette âme et sur ces traits. Victor Hugo n'est point de ceux que la solitude aigrit. Son rocher de Guernesey et la mer qui l'environne — la mer qui lui envoie son air frais et vivifiant et ses harmonies et ses spectacles infinis — semblent être des barrières que nos querelles, nos jalousies, nos rancunes et nos défaillances ne peuvent franchir. Ou, si elles les franchissent, elles



sont du moins impuissantes à entraîner à leur suite cet esprit tout entier aux conquêtes de l'art et aux espérances du droit et de la vérité.

Espérance, le mot est juste. Victor Hugo est plein de confiance. Ce héros d'une cause vaincue croit au succès de sa cause. Tous ces accidents, appelés despotisme, misère, ignorance, ne l'ébranlent pas. Il espère.

De là peut-être, la tranquillité et l'agrément de son humeur. Il est jeune par ce côté encore : il rit en toute franchise et en tout abandon. Il n'a pas le sérieux obstiné et l'appareil de nos illustrations ordinaires. Il s'amuse des choses amusantes. Il est charmant, il est simple, il est vivant, il est gai. Et l'excellente gaité ! comme elle vous plaît ! comme on y peut profiter ! comme il y a plaisir et intérêt, après avoir recueilli les aperçus vastes et les graves paroles de l'artiste et du philosophe, à surprendre les jugements familiers, les amicales confidences et les vivacités originales de l'homme !

Tous ceux qui n'avaient pas vu Victor Hugo depuis longtemps, auront remarqué que son langage est plus apaisé, plus confiant, plus pénétrant que jamais. — Il ne pardonne pas aux

violences et aux parjures contre lesquels sa vie est une protestation. Il n'oublie pas qu'il n'est point à Guernesey pour des raisons de littérature, pour des questions de rythme ou de césure. — Mais il a sur toutes choses et sur tous ce dernier mot exact et ferme que nos passions, à nous, nous empêchent de trouver. Ce qu'il a fait dans *les Misérables* : distribuer les parts, rendre à chacun la justice qui lui est due, peser les idées et les hommes dans la balance de l'absolu, ne point céder aux habiletés et aux rancunes du moment que nous traversons, telle est sa règle. Et voilà ce qui rend cette conversation si intéressante et si précise. Les résumés, les impressions, les vues, les décisions d'un grand esprit s'y montrent seuls, et rien ne les altère de ce qui forme la confusion d'ordinaire et la partialité de nos jugements.

Donc, l'exil de Victor Hugo — si douloureux et si funeste pour tant de causes — n'a pas dévasté la santé du poète et n'a fait qu'agrandir encore les horizons de sa pensée. Outre qu'il est bon pour la conscience humaine qu'aux séductions et aux jactances du succès et de la force un non inflexible soit opposé par une voix puis-

sante, nous y avons gagné, nous les lecteurs, nous les disciples, nous qui nous enrichissons de toutes les perles que le génie ajoute à son trésor, nous y avons gagné des œuvres plus sereines peut-être et plus vastes que celles qu'aurait pu tracer Victor Hugo au milieu du tumulte, des préoccupations et des querelles envahissantes de notre existence.

Tout événement a son côté utile. Croyons à ce côté utile de l'éloignement du maître; croyons que cette rigide fermeté fortifie les uns, et que cette vie cachée qui peut se consacrer tout entière à d'immenses et d'exquises compositions, a le temps ainsi de doubler nos jouissances et nos émerveillements.

Croyons-le, puisqu'aujourd'hui c'est jour de banquet, jour de fête, jour de triomphe. Croyons-le, et à demain les pensées tristes et les regrets inutiles.

### III

On ne songeait pas, je vous l'assure, aux tristes pensées à cette fête. Tout était joie et enthousiasme.

La chose avait lieu chez MM. Lacroix et Verboeckhoven, dans un grand salon, qui — tout grand qu'il fût — avait peine à contenir les quatre-vingts convives. Les coudes se touchaient. La chaleur était terrible. — Mais qu'importe? On a commencé par briser les vitres. Cela nous a donné un peu d'air frais; et ainsi l'on n'a pas pu dire qu'on en était arrivé

à la fin à briser les vitres. Les choses changent d'aspect, selon l'instant où elles sont faites.

Précisément, une des bonnes fortunes de cette réunion, c'est qu'elle a été conduite avec une mesure et un tact parfaits. Une telle réunion, où se trouvent des hommes d'opinions différentes, peut être tout d'un coup transformée par quelque esprit aventureux en une sorte d'assemblée ardente. Ici, personne n'a eue le droit d'être embarrassé ou froissé. Il y a eu de vives paroles prononcées. On sentait le courant des libres pensées et des fières croyances qui passait sur toutes ces têtes. — Mais ces paroles-là étaient de celles qui élèvent et qui charment, non de celles qui aigrissent ou qui menacent. C'est l'avantage des œuvres immortelles et des talents souverains, qu'on ne songe plus, quand ils vous occupent, aux petites querelles, aux dissensions, aux défaillances de l'heure présente. Ils vous emportent dans une atmosphère sympathique où tout est joie, espérance, harmonie.

Un banquet donné à Victor Hugo, — à Victor Hugo qui a planté sa tente parmi les éprouvés, qui est resté proscrit, voulant rester

debout — un tel banquet ne peut être la fête des servitudes, des lâchetés, des ténèbres. On y doit glorifier la liberté, le sacrifice, la lumière et le progrès. Chère obligation, à laquelle on n'a pas manqué; et vous allez lire ces toasts et ces vœux qui ont fait vibrer nos âmes. — Mais, je le répète, aucun de ceux qui ont parlé n'a semblé connaître nos indignations ou nos prudences, nos colères ou nos faiblesses pour les venir exciter ou détruire. On n'est pas descendu jusque là. On est resté dans la sphère sereine des idées généreuses et des espoirs glorieux.

Et puis, à quoi bon médire des absents? N'était-ce pas temps perdu? N'avions-nous pas là je ne sais combien de présents — très distingués et charmants — qu'à peine nous pouvions connaître et entendre? Pouvait-on s'occuper de ceux que le banquet rendait inquiets et maussades, quand on n'avait pas le loisir de s'occuper de tous ceux qu'il rendait heureux et confiants? Fallait-il railler, à cette fête en l'honneur d'une grande œuvre et d'un grand caractère, fallait-il railler ceux qui n'aiment pas les belles œuvres et ceux qui craignent les caractères indépen-

dants ? — Mesquineries, petits soucis, épigrammes inutiles, et dont personne n'a subi la tentation.

Ce qui animait tout le monde, c'était le désir de jouir pleinement, et sans en être distrait, de cette soirée excellente. Tout marchait à merveille, tout réussissait. La salle était brillante. Le festin — Dubost y avait mis son orgueil — était de ceux qui se font apprécier même par des gens émus. — Les fleurs, les lustres et les bougies étaient les ornements chatoyants et parfumés qui donnaient à tous les visages une excitation étincelante.

C'était plaisir de voir toutes ces figures cordiales, si riantes, et toutes allumées des feux de l'enthousiasme et de la gaité. — Le très habile et spirituel Ghémar les a toutes photographiées. Et il les va rassembler en un cadre qui nous sera un doux souvenir, et comme une vision. — Mais les amicales causeries, les abandons charmants, les vivacités sympathiques de tous ces fins esprits et de ces cœurs ardents, rien ne peut les rendre. L'empreinte en est restée en nous, nette et profonde. Et nous la pourrions étaler, dans toute sa délicatesse et sa précision,

nous hésiterions à partager ce qui nous représente une des heures vraiment exquisés et pleines de notre vie.

Donc, qu'il vous suffise de savoir que ce banquet a eu l'éclat d'une fête littéraire, et l'émotion d'une fête fraternelle. Ce qui a été la conclusion du banquet, ce qui en a été la grandeur aussi, vous l'allez lire. — Il est temps que celui qui n'a voulu qu'introduire auprès de vous tous ces orateurs du 16 septembre 1862, que celui-là les laisse enfin parler.



## IV

C'est M. Lacroix qui s'est levé le premier. Et voici ce qu'il a dit :

**MESSIEURS,**

C'est avec un sentiment de fierté émue, mêlée de bonheur, que je vois réunis autour de cette table, — l'honorant de leur présence, — et le grand poète que la France et l'humanité proclament la gloire de notre siècle, et tant d'écrivains éminents qui se sont illustrés dans la presse et dans les lettres par la noblesse et l'élévation de leur caractère non moins que par l'éclat de leur talent.

Oui, je suis heureux, messieurs, de l'empressement gra-

cieux et charmant que vous avez mis à répondre à notre appel. Je suis fier de recevoir tant d'illustrations accourues de pays divers et de villes éloignées pour venir saluer et acclamer le maître dont la parole a toujours jeté tant de fécondes semences en nos esprits et éveillé tant de généreuses passions au fond de nos cœurs.

Cette fête est la sienne ; elle est la vôtre aussi, messieurs. Car elle rassemble autour de M. Victor Hugo les principaux chefs de la grande armée littéraire qu'il a menée depuis trente ans aux combats éclatants des lettres. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que je vous retrace ces combats. Je n'ai d'ailleurs point assez d'autorité pour vous raconter cette longue et brillante carrière parcourue par M. Victor Hugo. Chacun de vous en a les souvenirs présents à l'esprit. Chacun de vous a suivi la marche incessante de cette intelligence souveraine dans tous les chemins de l'art et sur tous les champs de bataille de l'idée : poésie, philosophie, théâtre, roman, tribune, M. Victor Hugo a tout abordé avec une égale supériorité et en laissant sur chacune de ses œuvres la marque de son génie.

Dans cette route triomphale, chaque étape est une victoire : depuis les *Odes et ballades* jusqu'aux *Misérables*, la dernière œuvre sortie de sa plume, combien de combats livrés par lui pour agrandir la sphère de l'art et les horizons de la pensée ! Ce sont tout autant de victoires que l'histoire a enregistrées et au souvenir desquelles nos cœurs tressaillent encore : *Hernani*, *Marion Delorme*, *Lucrèce Borgia*, *le Roi s'amuse*, *Marie Tudor*, *les Orientales*, *les Voix intérieures*, *les Chants du crépuscule*, *les Feuilles d'automne*, *Notre-Dame de Paris*, *Ray Blas*, *les Burgraves*, *les Contemplations*, *la Légende des siècles*, — j'en omets forcément.

Vous étiez pour la plupart, messieurs, à ces vives luttes de l'intelligence. La phalange sacrée des premiers jours est devenue à cette heure une grande armée. La victoire a créé l'école littéraire nouvelle. Les combattants sont devenus chefs à leur tour et vous portez, messieurs, glorieusement et haut levée la bannière de l'école moderne. Et les plus jeunes d'entre vous continuent avec éclat ces grandes traditions.

Pénétrant la pensée du maître et y participant pour ainsi dire, de disciples vous êtes devenus ses amis, grâce à cette communion de l'idée. Un même souffle vous anime; une même foi vous rassemble ici en cette fête, qui restera comme l'affirmation de la perpétuité dans vos âmes du culte des lettres et de l'amour de l'art.

Le spectacle de cette réunion de tant d'hommes éminents autour du grand poète est doux et charmant autant que fécond en enseignements. Ce sont, je le répète, des disciples autour du maître, ce sont des amis qui s'empressent auprès d'un ami; car M. Victor Hugo nous permettra certes de prendre ce titre que nous porterons avec fierté, comme nous le réclamons avec joie et tendresse.

Cette fête, messieurs, telle que je la comprends, est à la fois la fête du génie et la fête de la fraternité littéraire. Elle confond en une même famille des écrivains de nationalités diverses : français, belges, anglais, allemands, italiens, espagnols, flamands. Je dis même famille, car nous sommes les ouvriers de l'idée et les admirateurs du génie. Un grand génie est universel, il appartient à toutes les races comme à tous les siècles, et la pensée a pour patrie l'humanité même.

J'ose espérer que ce jour marquera dans vos souvenirs et je vous dis, à tous, messieurs : Merci d'être venus, répon-

dant avec tant de sympathie douce et gracieuse à notre appel, sans tenir compte des distances et des soins divers qui pouvaient vous retenir. Merci de votre présence qui nous rend fiers. Et je dirai à M. Victor Hugo, l'hôte illustre que nous saluons : Vous connaissez le vif et respectueux attachement que je vous porte et l'admiration sincère que je professe pour vous. J'eusse ambitionné, monsieur et cher et doux maître, j'eusse revendiqué en ce jour le droit et la faveur de porter le toast en l'honneur du poète qui a fait vibrer en nous l'enthousiasme, cette flamme sainte, cette force vivace qui transfigure l'homme; mais, en présence de tant d'individualités marquantes ici réunies, mon devoir m'impose de laisser cet heureux privilège à de plus autorisés et à de plus illustres; d'abord au bourgmestre de la capitale qui, par sa présence, honore ce banquet; ensuite aux représentants de la presse, à M. Nefftzer, le directeur du *Temps*, le représentant valeureux de la cause libérale en France, à M. Bérardi, le directeur de *l'Indépendance belge*, cet organe international si considérable et si sympathique à la cause du progrès; enfin à M. Pelletan, à qui il revenait de porter le toast à M. Victor Hugo au nom des lettres françaises dont M. Pelletan est un des maîtres éclatants. Tous nous serons heureux de recueillir les paroles tombant de ces bouches éloquentes et de nous associer à l'hommage légitime rendu par elles à M. Victor Hugo dans cette fête du Génie, de l'Amitié et de la Liberté.

Après M. Lacroix, après cet heureux éditeur qui ne dédaigne pas d'être un très bon écrivain,

— nous sommes encore chez lui aujourd'hui, et il y a convenance à ne le point trop louer, — après M. Lacroix, l'honorable bourgmestre de Bruxelles, M. Fontainas, a pris la parole. — Physionomie cordiale, et que Victor Hugo, dans un petit discours charmant, a dessinée avec une grâce incomparable. Nous n'avons garde de toucher avec notre vulgaire crayon à ces lignes délicates. — Mais écoutons M. Fontainas :

**MESSIEURS,**

Je remercie notre aimable amphitryon de m'avoir, quoiqu'un peu inopinément, cédé la parole.

Dans cette fête toute intime, toute cordiale, toute littéraire, il m'est agréable de vous souhaiter la bienvenue, à vous, messieurs, qui visitez la Belgique, si énergiquement dévouée à sa nationalité, si profondément heureuse des libérales institutions qui la gouvernent, à vous, messieurs, dont le talent charme, console ou élève nos esprits. Mais, parmi tant de noms illustres, il en est un plus illustre encore; j'ai nommé Victor Hugo dont la gloire peut se passer de mes éloges.

Je porte un toast au grand écrivain, au grand poète, à Victor Hugo qui longtemps a joui de l'hospitalité que lui accordait la Belgique, cette terre classique de la liberté, mais aussi de l'ordre et de la sagesse.

Confondons-nous, messieurs, dans un même sentiment

d'admiration pour saluer l'une des plus grandes et des plus pures gloires de la littérature française.

La presse et les lettres devaient être impatientes de faire entendre leur voix. C'est M. Nefftzer qui a commencé. Le rédacteur en chef du *Temps* est de ceux qui tiennent plus qu'ils ne promettent. Il a l'air bien tranquille, et simple, et indifférent. Prenez garde ; sous ces calmes dehors se cachent une habileté très sûre et déliée, une fermeté et une mesure excellentes. Il pousse très loin un rare talent : celui d'être toujours courageux en n'étant jamais imprudent.

MESSIEURS,

J'aurais voulu qu'une voix plus autorisée, plus élégante et aussi plus habile que la mienne, eût été appelée à formuler l'hommage de la presse française au grand écrivain ; car, je l'avoue, je suis un peu inconnu pour me permettre un hommage. Qu'a de commun notre improvisation de tous les jours et notre labeur éphémère avec ces monuments impérissables dont nous voulons glorifier l'auteur ?

Les journalistes ne sont point des poètes, ils ne sont point des artistes ; ils ont peut-être la volonté, mais ils n'ont pas toujours le loisir d'être des écrivains.

Je n'aperçois qu'un seul point de contact ; ce qui nous relève, nous console et nous illumine, c'est le sentiment du devoir et la conscience d'accomplir une œuvre qui n'est pas tout à fait inutile au progrès général. Voilà ce qui peut nous rattacher aux esprits supérieurs qui ont la conscience des grandes et laborieuses destinées de l'humanité et la volonté de les approcher de leur accomplissement. Voilà le chemin où nous pouvons suivre de loin les grands esprits qui sont les phares de l'humanité et dont l'un des plus illustres est devant nous.

Je ne bois pas au poète qui tout à l'heure sera loué par un toast plus éloquent que le mien. Je bois à l'homme de génie qui n'a pas isolé son génie de l'humanité ; je bois au moraliste et au philosophe qui, d'un regard également sec et compatissant, a sondé les abîmes de l'âme humaine et les plaies sociales ; qui a fait servir les dons de l'esprit à nous mêmes, à nous relever et à nous consoler.

Puis est venu M. Bérardi. Le directeur de *l'Indépendance* a un avantage précieux : avant d'avoir parlé, il a conquis son auditoire. Il a le charme, il a la finesse, il a la physionomie vivante et qui attire. Les choses ingénieuses ou fortes qu'il trouve, il sait leur donner une vivacité et une grâce qui doublent leur prix. Ajoutez à cela, un esprit prompt et pénétrant, un grand bonheur et une grande sûreté d'inspiration et

de riposte. Homme séduisant, journaliste nerveux et souple. — Il aurait fallu l'entendre.

**MESSIEURS,**

C'est un spectacle à coup sûr inattendu que celui auquel nous prenons part en cette enceinte. Dans cette Belgique qui est, comme vous l'a dit avec raison l'honorable bourgmestre de Bruxelles, la terre classique de la liberté, mais qui, naguère encore, était aussi proclamée un peu la terre classique de la contrefaçon littéraire; dans cette Belgique, que les écrivains français ont si souvent accusée de les spolier, en s'appropriant, sans les rémunérer, les fruits de leurs travaux et de leurs veilles, que voyons-nous? Des écrivains de tous les pays, et, parmi eux, l'élite de la presse française, accourus à l'appel de deux éditeurs belges, pour fêter le plus grand poète de la France! Ces éditeurs, intelligents et lettrés, ont voulu que cet ancien pays de la contrefaçon eût la primeur de l'œuvre la plus considérable sortie du cerveau de ce poète, et rachetât en quelque sorte, par la munificence présente, ce qu'on a appelé, un peu sévèrement peut-être, les spoliations du passé.

Plus que tout autre, messieurs, je suis heureux et fier d'avoir à constater ce fait au nom de la presse belge. Plus que tout autre, ai-je dit; car Français par ma naissance, par mes souvenirs, par mes anciennes amitiés; Belge par mon long séjour en ce pays, par des liens de famille, par mes travaux, j'éprouve une joie véritable de tout ce qui rapproche, de tout ce qui confond — en conservant, toutefois,



à chacun d'eux sa vie propre et distincte — ces deux pays, mes deux patries, dirai-je, bien certain que personne ici ne me blâmera de partager mon affection et mon dévouement entre ces deux nations sœurs.

Pourtant en venant, moi Français, au nom de la presse belge, à laquelle je m'honore d'appartenir depuis tant d'années, payer à notre hôte illustre le tribut de sympathie et d'admiration qui lui est dû, je n'entends pas réclamer pour la France et la Belgique seulement la gloire qu'un pareil génie répand autour de lui. Et, pour expliquer ma pensée, permettez-moi, messieurs, un souvenir tout personnel.

Il y a trois ans, je crois, les Allemands habitant Bruxelles se réunissaient pour célébrer l'anniversaire de Schiller. Ils me firent l'honneur de me convier à cette fête, et je vous laisse à penser les toasts, les hourras, les vivats en l'honneur du grand poète national. Eh bien ! au milieu de cet enthousiasme germanique, je me hasardai à prendre la parole pour réclamer au nom de la France, de la Belgique, de toutes les nations civilisées, une part de cette gloire de Schiller, que l'Allemagne me paraissait vouloir accaparer trop exclusivement. Schiller, disais-je, n'est pas plus un poète exclusivement allemand que Dante n'est un poète exclusivement italien, Molière un poète exclusivement français, Shakespeare un poète exclusivement anglais. Sans doute, par la forme, par la langue, chacun de ces génies appartient à une nationalité distincte ; mais allez au fond de son œuvre, vous y trouverez un caractère d'universalité qui ne permet pas de lui assigner de si étroites limites. Et c'est précisément ce qui distingue ces génies des autres écrivains de leur pays : avant d'être des poètes allemand, français, italien, anglais, Schiller, Molière, Dante, Sha-

Shakespeare sont des poètes humains; ils appartiennent à l'humanité tout entière, et le reflet de leur gloire s'étend à toutes les nations.

Messieurs, ce que je disais, il y a trois ans, de ces grands poètes morts, je puis le dire aujourd'hui de ce grand poète vivant. Lui aussi est un de ces êtres privilégiés dont la gloire rayonne trop loin pour qu'un peuple, si grand qu'il soit, puisse la revendiquer tout entière. Certes, — et pour ne parler que de l'œuvre qui motive spécialement cette fête, — celui qui a écrit ces pages éloquentes, magnifiques, intitulées, par exemple, *une tempête sous un crâne* ou *la mort de Jean Valjean*, celui-là est, à coup sûr, le plus admirable écrivain français que nous ayions jamais lu; mais sous cette splendeur de la forme qui donne à cet écrivain son cachet national, il y a le penseur qui, lui, est de tous les pays.

Ce n'est pas, en effet, en France seulement que trop souvent la loi ne proportionne pas le châtement à la faute; ce n'est pas en France seulement que la réhabilitation est presque impossible, ce n'est pas en France seulement que l'ignorance engendre la misère et que la misère enfante le crime. Eh bien! partout où existent ces imperfections sociales — et je pourrais me borner à dire simplement partout — l'œuvre qui a pour titre : *les Misérables* apparaîtra comme un phare apportant la lumière dans les ténèbres, disant à ceux qui ont charge de nations : Regardez, là est une plaie, là est un vice, là est une injustice, là est une souffrance, et si vous ne faites pas de la recherche du remède votre tâche de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes, le moment viendra où, à vous aussi, on dira : trop tard!

Mais cette tâche, cette recherche n'appartiennent pas seulement à ceux qui gouvernent; elles appartiennent aussi à la presse, cet autre flambeau qui peut bien être voilé quelquefois, mais qu'il n'est donné à personne d'éteindre désormais! Permettez-moi donc, messieurs, de vous proposer, au nom de la presse belge, un toast à la communauté des efforts de la presse de tous les pays, pour atteindre le but si magistralement indiqué par l'illustre auteur des *Misérables* : l'amélioration constante de l'organisation sociale!

M. Pelletan, qui s'est levé après M. Bérardi, est de ceux qui répandent, dès leurs premières paroles, toute leur passion, toute leur âme. Il a la fièvre. Noble fièvre, où l'élévation et les dédains d'un fier esprit se trahissent. Traits accentués et sombres parfois, œil ardent, M. Pelletan est une figure qui saisit, comme il est une voix qui trouble. — J'imagine que quand il parle, il n'est pas de ces habiles orateurs qui disent : J'irai jusque-là; et je n'irai pas plus loin. Lui, il se laisse aller aux mouvements qui le remuent et l'emportent. Heureusement, ces mouvements-là, comme tout ce qui est honnête et éloquent, nous emportent aussi. — Donc, abandonnez-vous.

## A VICTOR HUGO !

J'ai d'abord à remercier notre hôte de vouloir bien me choisir en ce moment pour prendre la parole au nom de la littérature. Je regarde comme le premier jour où j'ai vécu depuis dix ans, le jour où j'ai pu porter un toast au génie, sur une terre libre, son véritable piédestal ; et quand ce piédestal vient à manquer, je n'en connais qu'un qui soit digne de lui : c'est l'exil.

Je respire donc un air libre. Je peux donc parler en toute liberté ! Il n'y a ici que des honnêtes gens ! Les murs n'écoutent pas ; et quand ils écouterait, à qui donc pourraient-ils redire ce qu'ils ont entendu ? Il n'y aurait personne pour les écouter. N'avons-nous pas ici la première autorité de la ville dans la personne du bourgmestre ? Et l'autorité ne nous a parlé que de liberté. L'autorité et la liberté, n'est-ce pas l'accord parfait ?

Nous tous, qui nous trouvons assis en ce moment autour de cette table, nous venons de bien des horizons différents, nous parlons bien des langues diverses, plusieurs d'entre nous ici nous ne nous sommes jamais vus, ni trouvés sur le même chemin.

Et pourtant nous n'avons fait que nous entrevoir ici, à la lueur du génie au service du progrès, et de ce moment nous avons besoin de nous serrer la main ; il semble que nous nous connaissons depuis longtemps.

Nous ne sommes pas seulement réunis, nous sommes unis ; nous ne sommes pas seulement des convives, nous sommes des concitoyens. Une âme commune, en quelque

sorte, nous retire à nos patries de hasard pour nous élever à la patrie universelle de l'humanité.

Il a suffi d'un livre pour opérer ce miracle de sympathie. C'est que le livre est aujourd'hui le vrai pouvoir moderne, d'autant plus populaire qu'il est acclamé par l'opinion publique, ce suffrage universel de l'intelligence.

Voilà pourquoi les vieux pouvoirs ont toujours persécuté le livre; jalousie de métier, messieurs; et encore aujourd'hui, en haine du livre, savez-vous à quoi ils travaillent éperdument? A trouver un nouveau système de canon rayé qui porte à quatre lieues de distance. A quatre lieues de distance? je les méprise. Le livre a bien une autre portée. Sitôt qu'il a paru, tout à coup, comme par une décharge électrique, il fait le tour du monde entier. Tous sont touchés, et, si tous ne sont pas convertis, ils sont du moins troublés.

Il n'y a jamais eu de grand événement dans ce monde qui n'ait été préparé ou précédé par un livre. Là où ce livre a fait défaut, ce n'était plus un événement, ce n'était plus qu'un accident.

En voulez-vous la preuve dans l'histoire même de ce moment? Il y a un an à peine, l'Amérique du Nord semblait avoir pris son parti de l'esclavage. Elle donnait le scandale d'une liberté paradoxale qui tenait de la main gauche une chaîne, et de la main droite un fouet; c'était sagesse en politique de garder le silence sur ce monstrueux contresens de civilisation.

Mais voici qu'un livre paraît, écrit par une femme, un roman; grâce à Dieu, le roman peut encore, à l'occasion, corriger ce faux positivisme de l'homme d'État, car à la diplomatie de la politique, il oppose l'éternelle vérité du

cœur humain... et la présidence de Lincoln sort de *la Cabane de l'Oncle Tom*.

Aujourd'hui la victoire semble jouer avec le sang du blanc, en expiation du sang du nègre, et passer et repasser d'un camp à l'autre, et cependant j'ose affirmer qui sera vainqueur ; ce sera le droit comme toujours ; ne comptons pas le quart d'heure. Dès ce moment l'esclavage est aboli ; quand une question de cette nature est posée à coups de canon, elle est résolue d'avance.

Puisque aussi bien j'ai commencé, j'irai jusqu'au bout de ma pensée. Il y a sans doute des choses qu'un homme ne doit jamais dire en face à un autre homme vivant ; mais quand l'acte de foi à un grand écrivain est en même temps un acte de courage, j'en demande pardon à mon bien-aimé maître, nous avons le droit de faire violence à sa modestie.

La France dormait, elle ne rêvait même pas...

(*Cris dans la salle* : Non ! non !)

Je vous prie de ne pas vous méprendre sur ma pensée. Je sais bien qu'il y a, Dieu merci, en France des rêveurs, et je suis de ceux-là. Je parle de la France indifférente ; celle-là dormait, et quand elle se réveillait de temps à autre, c'était pour songer à la hausse ou à la baisse ou à quelque chose de pis encore.

Mais le livre des *Misérables* vient la surprendre au milieu de son sommeil. L'air frémit ; elle rentre en possession de sa conscience, elle comprend ce grand problème social posé devant elle, elle sent, elle pense, elle vit, et nous, hommes qui datons déjà d'une autre époque, nous faisons mieux que vivre en lisant ce chef-d'œuvre, nous revivions, nous retrouvions dans cette œuvre admirable comme la trace perdue de la renaissance littéraire de notre jeunesse. Un esprit nou-

veau vient d'entrer dans l'âme de notre pays, nous valons tous mieux depuis quelque temps.

J'en remercie profondément pour ma part notre poète de prédilection, dont le nom est aujourd'hui le rendez-vous de tous les esprits fiers et fermes sur eux-mêmes. J'en remercie la Belgique, qui nous a fait les honneurs de sa liberté avec une si cordiale sympathie. J'en remercie enfin notre hôte qui, en nous donnant cette fête patriotique de la pensée, nous a donné en même temps l'occasion d'embrasser de vieux amis que nous n'avions pas vus depuis douze années.

C'est à ce moment que Victor Hugo a répondu. Moment émouvant. On semblait ne vouloir point oublier la moindre de ces paroles souveraines. La voix du poète était un peu affaiblie et altérée, mais on n'a rien perdu de ce merveilleux discours. — Lisez-le, et le relisez. A quoi bon louer, ce que tous — les amis comme les adversaires — ont admiré déjà? Et n'est-il pas juste et prudent de se borner à citer cette page éclatante?

**MESSIEURS,**

Mon émotion est inexprimable ; si la parole me manque, vous serez indulgents.

Si je n'avais à répondre qu'à l'honorable bourgmestre de

Bruxelles, ma tâche serait simple; je n'aurais, pour glorifier le magistrat si dignement populaire et la ville si noblement hospitalière, qu'à répéter ce qui est dans toutes les bouches, et il me suffirait d'être un écho; mais comment remercier les autres voix éloquentes et cordiales qui m'ont parlé? A côté de ces éditeurs considérables, auxquels on doit l'idée féconde d'une librairie internationale, sorte de lien préparatoire entre les peuples, je vois ici, réunis, des publicistes, des philosophes, d'éminents écrivains, l'honneur des lettres, l'honneur du continent civilisé. Je suis troublé et confus d'être le centre d'une telle fête d'intelligences, et de voir tant d'honneur s'adresser à moi, qui ne suis rien qu'une conscience acceptant le devoir et un cœur résigné au sacrifice.

Comment vous remercier tous? comment serrer toutes vos mains dans une seule étreinte? Eh bien, le moyen est simple aussi. Vous tous, qui êtes ici, écrivains, journalistes, éditeurs, imprimeurs, publicistes, penseurs, que représentez-vous? Toutes les énergies de l'intelligence, toutes les formes de la publicité, vous êtes l'esprit-légion, vous êtes l'organe nouveau de la société nouvelle, vous êtes la Presse. Je porte un toast à la presse!

A la presse chez tous les peuples! à la presse libre! à la presse puissante, glorieuse et féconde!

Messieurs, la presse est la clarté du monde social; et dans tout ce qui est clarté, il y a quelque chose de la providence.

La pensée est plus qu'un droit c'est le souffle même de l'homme. Qui entrave la pensée, attente à l'homme même. Parler, écrire, imprimer, publier, ce sont là, au point de vue du droit, des identités; ce sont là les cercles, s'élargis-



sant sans cesse, de l'intelligence en action ; ce sont là les ondes sonores de la pensée.

De tous ces cercles, de tous ces rayonnements de l'esprit humain, le plus large, c'est la presse. Le diamètre de la presse, c'est le diamètre même de la civilisation.

A toute diminution de la liberté de la presse correspond une diminution de civilisation ; là où la presse libre est interceptée, on peut dire que la nutrition du genre humain est interrompue. Messieurs, la mission de notre temps c'est de changer les vieilles assises de la société, de créer l'ordre vrai, et de substituer partout les réalités aux fictions. Dans ce déplacement des bases sociales, qui est le colossal travail de notre siècle, rien ne résiste à la presse appliquant sa puissance de traction au catholicisme, au militarisme, à l'absolutisme, aux blocs de faits et d'idées les plus réfractaires.

La presse est la force. Pourquoi ? parce qu'elle est l'intelligence.

Elle est le clairon vivant, elle sonne la diane des peuples, elle annonce à voix haute l'avènement du droit, elle ne tient compte de la nuit que pour saluer l'aurore, elle devine le jour, elle avertit le monde. Quelquefois, pourtant, chose étrange, c'est elle qu'on avertit. Ceci ressemble au hibou réprimandant le chant du coq.

Oui, dans certains pays, la presse est opprimée. Est-elle esclave ? Non. Presse esclave ! C'est là un accouplement de mots impossible.

D'ailleurs, il y a deux grandes manières d'être esclave : celle de Spartacus et celle d'Épictète. L'un brise ses fers, l'autre prouve son âme. Quand l'écrivain enchaîné ne peut recourir à la première manière, il lui reste la seconde.

Non, quoi que fassent les despotes, j'en atteste tous les hommes libres qui m'écoutent, et cela, vous l'avez récemment dit en termes admirables, monsieur Pelletan, et de plus, vous et tant d'autres, vous l'avez prouvé par votre généreux exemple, non, il n'y a point d'asservissement pour l'esprit !

Messieurs, au siècle où nous sommes, sans la liberté de la presse, point de salut. Fausse route, naufrage et désastre partout.

Il y a aujourd'hui de certaines questions, qui sont les questions du siècle, et qui sont là devant nous, inévitables. Pas de milieu : il faut s'y briser, ou s'y réfugier. La société navigue irrésistiblement de ce côté-là. Ces questions sont le sujet du livre douloureux dont il a été parlé tout à l'heure si magnifiquement. Paupérisme, parasitisme, production et répartition de la richesse, monnaie, crédit, travail, salaire, extinction du prolétariat, décroissance progressive de la pénalité, misère, prostitution, droit de la femme, qui relève de minorité une moitié de l'espèce humaine, droit de l'enfant, qui exige — je dis exige — l'enseignement gratuit et obligatoire, droit de l'âme, qui implique la liberté religieuse ; tels sont les problèmes. Avec la presse libre, ils ont de la lumière au dessus d'eux, ils sont praticables, on voit leurs précipices, on voit leurs issues, on peut les aborder, on peut y pénétrer. Abordés et pénétrés, c'est à dire résolus, ils sauveront le monde. Sans la presse, nuit profonde ; tous ces problèmes sont sur-le-champ redoutables, on ne distingue plus que leurs escarpements, on peut en manquer l'entrée, et la société peut y sombrer. Éteignez le phare, le port devient l'écueil.

Messieurs, avec la presse libre, pas d'erreur possible,

pas de vacillation, pas de tâtonnement dans la marche humaine. Au milieu des problèmes sociaux, ces sombres carrefours, la presse est le doigt indicateur. Nulle incertitude. Allez à l'idéal, allez à la justice et à la vérité. Car il ne suffit pas de marcher, il faut marcher en avant. Dans quel sens allez-vous? Là est toute la question. Simuler le mouvement, ce n'est point accomplir le progrès; marquer le pas sans avancer, cela est bon pour l'obéissance passive; piétiner indéfiniment dans l'ornière est un mouvement machinal indigne du genre humain. Ayons un but, sachons où nous allons, proportionnons l'effort au résultat, et que dans chacun des pas que nous faisons il y ait une idée, et qu'un pas s'enchaîne logiquement à l'autre, et qu'après l'idée vienne la solution, et qu'à la suite du droit vienne la victoire. Jamais de pas en arrière. L'indécision du mouvement dénonce le vide du cerveau. Vouloir et ne vouloir pas, quoi de plus misérable! Qui hésite, recule et attermoie, ne pense pas. Quant à moi, je n'admets pas plus la politique sans tête que l'Italie sans Rome.

Puisque j'ai prononcé ce mot, Rome, souffrez que je m'interrompe, et que ma pensée, détournée un instant, aille à ce vaillant qui est là-bas sur un lit de douleur. Certes, il a raison de sourire. La gloire et le droit sont avec lui. Ce qui confond, ce qui accable, c'est qu'il se soit trouvé, c'est qu'il ait pu se trouver en Italie, dans cette noble et illustre Italie, des hommes pour lever l'épée contre cette vertu. Ces Italiens-là n'ont donc pas reconnu un Romain?

Ces hommes se disent les hommes de l'Italie; ils crient qu'elle est victorieuse, et ils ne s'aperçoivent pas qu'elle est décapitée. Ah! c'est là une sombre aventure, et l'histoire

reculera indignée devant cette hideuse victoire qui consiste à tuer Garibaldi afin de ne pas avoir Rome!

Le cœur se soulève. Passons.

Messieurs, quel est l'auxiliaire du patriote? la presse, Quel est l'épouvantail du lâche et du traître? la presse.

Je le sais, la presse est haïe, c'est là une grande raison de l'aimer.

Toutes les iniquités, toutes les superstitions, tous les fanatismes la dénoncent, l'insultent et l'injurient comme ils peuvent. Je me rappelle une encyclique célèbre dont quelques mots remarquables me sont restés dans l'esprit. Dans cette encyclique, un pape, notre contemporain, Grégoire XVI, ennemi de son siècle, ce qui est un peu le malheur des papes, et ayant toujours présents à la pensée l'ancien dragon et la bête de l'Apocalypse, qualifiait ainsi la presse dans son latin de moine camaldule : *Gula ignea, caligo, impetus immanis cum strepitu horrendo*. Je ne conteste rien de cela; le portrait est ressemblant. Bouche de feu, fumée, rapidité prodigieuse, bruit formidable. Eh oui, c'est la locomotive qui passe! c'est la presse, c'est l'immense et sainte locomotive du progrès!

Où va-t-elle? où entraîne-t-elle la civilisation? où emporte-t-il les peuples, ce puissant remorqueur? Le tunnel est long, obscur et terrible. Car on peut dire que l'humanité est encore sous terre, tant la matière l'enveloppe et l'écrase, tant les superstitions, les préjugés et les tyrannies font une voûte épaisse, tant elle a de ténèbres au dessus d'elle! Hélas, depuis que l'homme existe, l'histoire entière est souterraine; on n'y aperçoit nulle part le rayon divin. Mais au XIX<sup>e</sup> siècle, mais après la révolution française, il y a espoir, il y a certitude. Là bas, loin devant nous, un point lumineux

apparaît. Il grandit, il grandit à chaque instant, c'est l'avenir, c'est la réalisation, c'est la fin des misères, c'est l'aube des joies, c'est Chanaan ! c'est la terre future où l'on n'aura plus autour de soi que des frères et au dessus de soi que le ciel. Courage à la locomotive sacrée ! courage à la pensée ! courage à la science ! courage à la philosophie ! courage à la presse ! courage à vous tous, esprits ! L'heure approche où l'humanité, délivrée enfin de ce noir tunnel de six mille ans, éperdue, brusquement face à face avec le soleil de l'idéal, fera sa sortie sublime dans l'éblouissement !

Messieurs, encore un mot, et permettez, dans votre indulgence cordiale, que ce mot soit personnel.

Être au milieu de vous, c'est un bonheur. Je rends grâce à Dieu qui m'a donné, dans ma vie sévère, cette heure charmante. Demain je rentrerai dans l'ombre. Mais je vous ai vus, je vous ai parlé, j'ai entendu vos voix, j'ai serré vos mains, j'emporte cela dans ma solitude.

Vous, mes amis de France, et mes autres amis qui sont ici trouveront tout simple que ce soit à vous que j'adresse mon dernier mot, il y a onze ans, vous avez vu partir presque un jeune homme, vous retrouvez un vieillard. Les cheveux ont changé, le cœur non. Je vous remercie de vous être souvenus d'un absent ; je vous remercie d'être venus ; accueillez, — et vous aussi, plus jeunes, dont les noms m'étaient chers de loin et que je vois ici pour la première fois, — accueillez mon profond attendrissement. Il me semble que je respire parmi vous l'air natal, il me semble que chacun de vous m'apporte un peu de France, il me semble que je vois sortir de toutes vos âmes groupées autour de moi, quelque chose de charmant et d'auguste

qui ressemble à une lumière et qui est le sourire de la patrie.

Je bois à la Presse! à sa puissance, à sa gloire, à son efficacité! à sa liberté en Belgique, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Amérique! à sa délivrance ailleurs!

Après ce discours qui restera l'affirmation retentissante des droits de la presse, comme il est son titre de gloire, et la preuve la plus éblouissante qu'on ait donné de sa grandeur et de son utilité, il était nécessaire qu'un grand journaliste, en même temps grand orateur, prît la parole. On a demandé Louis Blanc, et Louis Blanc a parlé. Il parle comme il écrit. Seulement, à son style si ample et si net, à ses vues si ingénieuses et si profondes, sa voix ajoute je ne sais quelle pointe qui nous pénètre. Il y a dans cet œil plein de flamme et dans cette voix-perçante et rythmée de Louis Blanc une sorte de fascination. On l'écoute, et on lui appartient. — Maintenant qu'il n'est plus là, tâchez de secouer son joug. Mais prenez garde; en bien des lignes que vous allez lire, je retrouve tout entiers les liens qui nous ont retenus. Vous jugerez vous-même.

MESSIEURS,

Nul n'était plus digne de parler sur la liberté de la presse que celui qui en a fait un magnanime et si puissant usage. Archimède demandait un levier pour soulever le monde physique : Victor Hugo a trouvé un levier pour soulever le monde moral... Mais je m'arrête. Il peut convenir à la puissance des rois qu'on la loue en face, à haute voix ; peut-être le seul hommage qui convienne à la beauté du génie est-il un hommage silencieux. C'est celui, d'ailleurs, dont s'accommode le mieux le tempérament des hommes libres.

Il est, toutefois, une chose que mon émotion me défend de taire : c'est que notre illustre convive n'a dû d'exercer la souveraineté qui appartient à une grande intelligence qu'aux inspirations d'une grande âme. Car il existe, messieurs, entre l'honnêteté et l'intelligence un lien d'origine auguste et d'essence immortelle. Platon a dit : « Le beau est la splendeur du vrai. » Je dirais volontiers : « Le génie n'est que la splendeur de la vertu. » Génie, égoïsme, sont deux termes qui se contredisent. Le génie est un flambeau, et un flambeau n'éclaire pas seulement celui qui le porte.

Je sais que le monde est plein de fripons intelligents ; mais l'intelligence des fripons n'est que la fausse monnaie de l'esprit. L'intelligence des natures supérieures, celle qui, quelquefois sans autre arme qu'une plume et sans autre moyen de gouvernement qu'un livre, décide d'avance du sort des empires et trace sa route à l'histoire, cette intelligence-là, qui est la vraie, ne cherche son succès que dans

son rayonnement. Or, la puissance de rayonner à travers les siècles n'appartient, après tout, qu'à une certaine grande manière de servir la vérité et de proclamer la justice. Oui, l'intelligence vraie est inséparable de l'honnêteté; souvent même, c'est l'honnêteté qui la crée, et, pour moi, j'avoue que rien ne me touche davantage que la générosité du cœur suffisant à enfanter la force de l'esprit.

Que n'a-t-on pas dit de la folie des efforts que le héros de l'Italie régénérée a tentés pour compléter son œuvre? A son courage de soldat, à son audace de chevalier, à son dévouement de martyr, il fallait bien qu'on rendît hommage, — les hiboux eux-mêmes n'ont jamais nié la clarté du soleil, — mais avoir à s'incliner devant la grandeur d'âme de Garibaldi c'était, pour certaines gens, un malheur dont ils n'ont pu se consoler qu'en taxant sa hardiesse de témérité puérile, qu'en le peignant comme un homme aussi médiocre qu'héroïque. Eh bien! voyez un peu, messieurs, combien je suis insensé! Garibaldi par terre m'apparaît beaucoup plus grand que Garibaldi debout; et moi qui, dans ses victoires, n'avais admiré que le guerrier-patriote, j'admire dans le soulèvement qui s'est terminé pour lui par une défaite le politique habile et le véritable homme d'État!

En quoi consistait en effet le plan de Garibaldi? S'était-il figuré qu'à la tête d'une poignée de volontaires, jeunes, indisciplinés, inhabiles dans l'art de tuer les hommes, il pourrait passer sur le ventre aux troupes piémontaises et prendre d'assaut Rome défendue par des Français? Non. La guerre civile lui faisait horreur, et il aimait la France.

Son plan, il l'a expliqué lui-même.

Bien sûr qu'en reconnaissant le son de sa voix, l'Italie se lèverait tout entière, et sachant que sa popularité ne lui



appartenait pas, qu'il en devait l'emploi à son pays, il voulait créer une agitation imposante qui déjouât l'intrigue, fit tomber tous les masques, mît en pleine lumière toutes les situations et forçât la solution du problème. Noble et intelligent calcul d'une âme honnête! L'Italie se mourait du poison lent que lui versait la diplomatie : il fallait par une secousse ranimer en elle le principe de sa vie morale ; il fallait empêcher l'enthousiasme sacré des premiers jours de s'éteindre avant l'achèvement de l'œuvre ; il importait de ne pas laisser aux intérêts égoïstes le temps de se changer en ambitions repues. Chaque minute de retard était devenue un péril. « Rome ou la mort ! » c'était le cri du dévouement appelé à trancher le nœud que M. Rattazzi, ses patrons et ses pareils s'étudiaient à rendre de plus en plus difficile à dénouer.

Certes, de la part d'un homme tel que Garibaldi, il n'y avait ni excès de confiance ni présomption puérile à compter sur le succès d'une généreuse audace. Est-ce que ce n'était point à force de croire à l'Italie qu'il avait à moitié fait l'Italie? Est-ce que sa témérité, aussi puissante que le ealme génie de Cavour, n'avait pas déjà donné au Piémont deux royaumes? Est-ce qu'il serait jamais devenu un héros, s'il avait hésité lâchement devant le risque de passer pour un aventurier? Qui donc, avant lui, avait jamais d'une façon plus souveraine fait pacte avec la fortune en faisant pacte avec la mort? Quand César, sur une barque assaillie par la tempête, disait au nautonnier, pâle d'effroi : « Va, ne crains rien ; tu portes César et sa fortune, » César disait-il rien que Garibaldi n'ait pas eu le droit de dire dans sa traversée de Catane en Calabre? Prétendra-t-on qu'il avait tort de se fier au prestige de son nom? Eh, pour l'empêcher d'entraî-

ner sur ses pas tout le peuple d'Italie, il leur a fallu mettre les trois quarts de l'Italie en état de siège !

Mais, à l'égard des Français, maîtres de Rome, que prétendait-il faire? Ce qu'il prétendait faire? Il l'a dit d'une voix si forte, qu'elle a été entendue de toute la terre, quoique vous ne l'avez peut-être pas entendue, ô mes chers compatriotes, vous qui venez de France! Loin de nier la dette de l'Italie envers le peuple français, Garibaldi a toujours cru que cette dette ne pouvait être dignement payée que par l'Italie indépendante à la France libre. Il parlait donc de marcher sur Rome, non pas l'épée au poing et le défi dans les yeux, mais, au contraire, l'épée au fourreau et les bras étendus, invoquant, contre la possession de Rome par les glorieux vainqueurs de Solferino, non pas la force, mais les souvenirs d'une récente confraternité d'armes, la logique d'un premier bienfait et la justice. Que serait-il arrivé, si une balle italienne ne l'eût arrêté dans sa marche? Quelque inexorable que soit le pouvoir de la réglementation militaire, — et l'on en pourrait citer, Dieu merci! plus d'un exemple, — où le soldat, enveloppé tout à coup d'une atmosphère qui change en quelque sorte sa respiration morale, sent les armes lui échapper des mains et oublie qu'il est soldat pour se souvenir qu'il est homme. Garibaldi n'avait-il aucun droit de compter un pareil phénomène au nombre de ses chances heureuses? Ah! ce n'est pas à nous Français qu'il appartient de déclarer folle cette magnanime confiance! Et si, par malheur, elle eût été trompée, quel service suprême n'eût pas rendu à son pays, Garibaldi mourant, sous les murs de la ville éternelle, martyr de la fraternité des deux peuples invoquée, du droit affirmé et du devoir accompli!

Il était, en tout cas, d'une profondeur terrible, le calcul qui consistait à faire aux ennemis de l'unité italienne une responsabilité impossible à porter devant l'Italie, devant le monde, dans l'histoire, et à mettre l'occupation prolongée de Rome au prix d'un « 2 décembre » italien.

Cela est si vrai ; ce projet de Garibaldi, si chevaleresque, était en même temps si profond ; il rendait l'abandon de Rome par sa garnison française si nécessaire ; il appelait si impérieusement l'Europe, enfin avertie et alarmée, à intervenir pour sauvegarder la doctrine de non-intervention ; il avait un caractère si évidemment italien, que, jusqu'au dernier moment, on a cru à l'existence d'un secret concert entre Victor-Emmanuel et Garibaldi. Pour détromper les âmes soupçonneuses, il n'a pas fallu moins que la rencontre, et, tranchons le mot, le scandale d'Aspromonte.

Ici, j'arrive à la seule erreur que Garibaldi ait commise : il n'a pas su, il n'a pas voulu prévoir qu'au moment où il combattait, désarmé, le suprême combat de l'Italie, un soldat italien ferait feu sur lui ; il n'a pas fait aux lois de la discipline militaire, lui soldat, l'injure de les supposer à ce point inviolables ; il ne lui est pas venu dans l'esprit que l'honneur militaire pût être une chose distincte de l'honneur. Bénis soient ceux qui ont l'âme assez haute pour se tromper ainsi !

Et, du reste, quels ont été les résultats de cette rencontre d'Aspromonte ? Est-ce que le lendemain du jour où ces mots retentirent dans le monde : « Garibaldi est vaincu, il est blessé, il est prisonnier, » chacun ne s'est pas écrié : « Les Français ne peuvent plus désormais rester dans Rome ? » Est-ce que la défaite même de ce héros, en ôtant tout prétexte à la politique dilatoire qui tuait à petit feu l'Italie,

et en achevant de dessiller les yeux de l'Europe, n'a pas servi la cause italienne autant que l'aurait pu faire la victoire la plus brillante? Est-ce qu'à l'instant où je parle, l'Angleterre, émue, affligée, irritée, ne se prépare pas à reprocher aux ministres anglais leur trop longue indifférence et ne leur donne pas de l'aiguillon dans le flanc? De sorte que Garibaldi pourrait bien avoir rendu Rome à l'Italie par sa défaite, après lui avoir rendu par ses triomphes la Sicile et Naples.

Que lui importe, après cela, de mourir? Son but était de mourir, pour que sa patrie vécut.

Et si l'on nie qu'il ait *réussi*, dans le sens vulgaire du mot, quelle place cette noble figure n'occupera-t-elle pas dans la mémoire des hommes, quand l'histoire écrira ceci : A une époque avilie, abétie par le culte du succès, Garibaldi, pour être admiré, n'eut pas besoin de réussir !

Je n'insiste pas. Qu'il me suffise d'avoir saisi cette occasion solennelle, pour exprimer une vérité qui me semble trop méconnue, et qu'il est dangereux de méconnaître. Oui, tout ce qui est beau est vrai, tout ce qui est juste est utile, tout ce qui est honnête est intelligent.

Et c'est parce que je crois cela, messieurs, d'une foi profonde, que je suis venu à cette fête, me rappelant combien de fois celui auquel on la donne avait, en émouvant mon cœur, élevé et consolé mon esprit.

Aussi bien, je savais devoir rencontrer ici beaucoup d'hommes que, depuis quatorze ans, j'avais dû me résigner à n'aimer que de loin. J'avais hâte d'être au milieu de vous, afin de me retrouver en France. Car ce que je maudis, ce que je méprise, c'est tout ce qui tend à altérer son génie historique; mais elle, je l'aime d'un amour indomptable, et

jamais, non jamais je n'ai plus souffert de ses douleurs, que depuis qu'il m'a fallu vivre loin d'elle. Ah, il est possible que, suivant le mot de Danton, l'on n'emporte pas sa patrie à la semelle de son soulier; mais ce que je sais bien, c'est qu'on l'emporte au fond de son âme. Et j'ajoute que la France n'est pas toute où sont ses villes, et ses vallées, et ses montagnes : elle est partout où pénètrent ses idées, partout où se voit la trace ardente de son génie; elle est, pour ses enfants, partout où il leur est donné de l'aimer librement, de la défendre et de la venger.

Il me tardait, en outre — et je prie monsieur le bourgmestre de Bruxelles, ici présent, de se souvenir que mon crime ne fut jamais de flatter les puissants de ce monde — il me tardait de revoir la Belgique, parce que l'air qu'on y respire est, de même qu'en Angleterre, l'air de la liberté. Encore y a-t-il entre les deux pays cette différence, si honorable pour la Belgique, qu'elle n'a pas, elle, pour se maintenir libre et vivre respectée, une population nombreuse, des trésors immenses, des flottes formidables. Ce qui sauvegarde son indépendance, c'est le sentiment même qu'elle a de sa dignité. Que ce sentiment ne lui fût pas une protection suffisante, dans le cas où quelque impérial Pantagruel menacerait de la dévorer, je l'admets; et qu'importe? S'il est vrai que la Belgique doive quelque chose de sa sécurité à la sollicitude de l'Europe, il n'y a certes rien là dont elle n'ait droit d'être fière. Ce n'est pas un médiocre honneur pour un peuple que d'avoir une existence à laquelle sont intéressés tous les autres peuples. Cela vaut mieux que de leur faire peur.

Il est des hommes qui se consolent de leur propre asservissement par l'idée qu'on les emploie à l'asservissement du

monde. Il faut les plaindre. Bien en vain parleraient-ils de gloire, comme dédommagement de cette humiliation profonde : n'être pas libre ! Sans liberté, pas de gloire. Un peuple qui aurait pour toujours renoncé à la liberté aurait perdu la vie. Chez un tel peuple, la gloire ne serait plus qu'un manteau de pourpre jeté sur les épaules d'un squelette.

A cette liberté de la presse qui renferme toutes les libertés !  
A la liberté de la Presse, associée au nom de Victor Hugo !

On avouera que toutes ces fières paroles et ces pensées saisissantes étaient de dignes hommages au grand chantre de la nature, de l'harmonie, de l'art et de la liberté. Mais, comme on l'a très bien dit, Victor Hugo n'appartient pas à la France seule. Voilà ce qu'ont pensé, et justement, un Espagnol, M. Cuesta, et un Italien, M. Ferrari.

M. Cuesta était venu de Madrid. Ceci, et la vivacité et l'intelligence de sa physionomie n'ont pas peu contribué à le faire écouter très attentivement. A quoi l'on a gagné de bien entendre les mots heureux que voici :

**MESSIEURS,**

Après tant de discours brillants et profonds, je n'aurais point à prendre la parole, si ma qualité d'Espagnol ne me permettait d'apporter, en cette circonstance solennelle, au

nom de mon pays, à M. Victor Hugo, l'expression des sentiments de sincère et vive admiration qui règnent pour son génie et pour ses œuvres parmi mes concitoyens. Je suis venu, messieurs, de Madrid pour m'associer à la fête en l'honneur de l'auteur des *Misérables*. Je ne me considère pas tout à fait comme un étranger dans cette réunion d'élite ; c'est en effet une fête internationale, un hommage au grand poète qui appartient, non à la France seulement, mais au monde entier. C'est pour ces raisons que j'ai voulu répondre par ma présence à l'invitation qui m'avait été adressée.

Je n'ai point mandat pour représenter ici la presse et la littérature espagnoles ; mais je crois être l'interprète des sentiments de nos écrivains, en m'associant de tout mon cœur aux sentiments exprimés par les divers orateurs qui ont applaudi au mérite éclatant des ouvrages de M. Victor Hugo et à l'élévation de sa pensée en même temps qu'à la noble fermeté de son caractère.

Je bois donc à Victor Hugo, le poète universel.

M. Ferrari, lui, devait nous intéresser tous. Il parlait au nom de l'Italie, de cette Italie pour laquelle tant de vœux énergiques venaient d'être faits, tant de fortes et généreuses idées venaient d'être jetées. M. Ferrari a eu l'émotion et la chaleur ; et voici son discours :

MESSIEURS,

J'avais espéré trouver ici quelques-uns de mes compa-

triotés, ceux surtout dont la voix aurait parlé, avec plus d'autorité que la mienne, au nom de cette presse italienne, qui aspire à être libre comme la presse belge, à être glorieuse comme la presse française. Mais je me vois seul et j'éprouve le besoin de vous dire, dans une langue qui n'est pas la mienne, un mot de fraternité et de reconnaissance.

Merci à vous tous, qui êtes venus ici des quatre coins de l'Europe démocratique, merci du puissant concours que vous prêtez à la cause sainte de mon pays, à cette cause qui, quoique l'on dise, est la cause de la liberté universelle. Les soldats français nous ont aidé à secouer le joug des Autrichiens, la presse libérale de tous les pays nous aidera à conquérir notre unité, et à secouer le joug du pouvoir temporel.

Je ne m'attendais pas à entendre prononcer ici d'autre nom, que celui de l'auteur des *Misérables*, de l'écrivain infatigable qui toujours bat en brèche les ennemis de l'humanité; mais un autre nom a retenti, et vous l'avez salué de vos applaudissements, comme s'il était un des héros de cette fête si cordiale. Vous avez songé au blessé, qui gît là-bas à Varignano sur un lit de douleurs. Je vous remercie du fond de mon cœur d'avoir pensé à l'une des gloires les plus pures de mon pays.

Messieurs, je suis Italien et monarchique, et j'ai voué un culte inexprimable aux deux plus belles figures de notre histoire contemporaine, à Victor-Emmanuel et à Garibaldi. Vous l'avez dit : il faut Rome à l'Italie, n'importe à quel prix; et, sans renoncer à aucune de mes convictions, je n'hésite pas à déclarer, que si Victor-Emmanuel ne relève pas lui-même le drapeau qu'on a arraché des mains du vaincu d'Aspromonte, c'en est fait du royaume d'Italie !...



Messieurs, vous avez entendu, ce soir, tous les éloges si justement adressés à M. Victor Hugo ; il en est un pourtant qui n'a pas été exprimé par les éminents orateurs qui m'ont précédé. On dirait qu'ils m'ont laissé le soin de le rappeler, parce que cet éloge se rattache à un des plus glorieux souvenirs de mon pays. Permettez-moi de saluer en Victor Hugo le continuateur d'un de mes compatriotes, de César Beccaria. Cet immortel lombard a fait bannir la torture de tous les codes de l'Europe ; Victor Hugo veut en bannir la peine de mort, il veut rouvrir les portes de la société aux anciens condamnés qui savent racheter le crime par l'expiation. Cette pensée grandiose et salutaire brille dans toutes les pages des *Misérables*, de même qu'elle brillait dans *le dernier jour d'un condamné*. Il est impossible que cette pensée n'ait pas son jour de triomphe, car il faudrait alors douter de la puissance du progrès.

Je bois au défenseur de Brown, au créateur de Valjean !

Tout cela, assurément, touchait par bien des points aux vives questions qui nous agitent, aux grands combats où luttent la politique du passé et celle du présent. — Ne fussions-nous pas dévoué comme nous le sommes à toutes les idées de franchise, d'audace, de plein jour, de liberté, nous n'aurions pas le courage encore de regretter tout ce qui a été dit en cette soirée des droits des nations et de la grandeur de Gari-

baldi. Il y a de vibrantes paroles qui intéressent et qui troublent tout le monde, et ceux mêmes qu'elles ne convertissent pas. Et puis, c'est une manière, et une des meilleures, d'honorer une conscience tout entière au devoir, que de confesser devant elle tous les principes et les espérances qui sont la force et la dignité des âmes.

Mais si Victor Hugo, le penseur et le libre esprit, a été salué comme il devait l'être à ce banquet; Victor Hugo, le romancier, le poète, le grand artiste, n'a pas été oublié. — Deux écrivains, M. Champfleury, le conteur attentif et le chercheur ingénieux, et M. Théodore de Banville, le savant lyrique et le fantaisiste étincelant, ont parlé surtout au nom des romanciers et au nom des poètes. — Voici le toast de M. Champfleury :

**MESSIEURS,**

Toute la littérature française devrait être à ce banquet pour saluer l'homme qui si longtemps défendit en France la liberté dans l'art; les écrivains français ne l'ont pas oublié et, s'il avait été possible, la littérature tout entière entourerait ici le maître.

Un livre puissant et fécondant a montré à tous le souffle

qui, du fond de l'exil, poussait Victor Hugo à peindre les misères de l'humanité; mais ces misères il a su les éclairer du vif et tendre rayonnement de la charité.

Je ne suis pas orateur, messieurs, et je ne saurai dire qu'en deux mots la forte impression d'avenir et de consolation que laisse la lecture des *Misérables*.

Un tel roman ne pouvait être écrit que par un poète.

Je bois à Victor Hugo romancier et j'invite M. Théodore de Banville à parler de l'œuvre au nom de la poésie pure.

M. de Banville, artiste raffiné, aussi indifférent à la politique qu'il est épris de la beauté, talent singulier, et très pur en tous ses caprices, M. de Banville a peint avec d'ardentes couleurs la révolution littéraire accomplie par Victor Hugo. Le poète apparaît et se dessine dans ce discours. Il y a mis sa doctrine, et il y a mis sa forme brillante.

#### MESSIEURS,

Des voix éloquents ont glorifié le grand écrivain; soldat obscur dans les rangs de la poésie, je viens saluer l'homme qui, seul, a créé de toutes pièces et tiré de son cerveau fécond la langue moderne de la poésie lyrique. Prodige inouï et sans exemple dans l'histoire des littératures, un seul génie a imaginé pour nous le moyen d'expression du

plus grand et du plus sublime des arts, et sans lui la lyre serait muette pour nous, la lyre ce symbole vivant et absolu des aspirations de l'humanité vers l'idéal. Et non seulement il a créé pour la France actuelle l'idiome sacré; mais chaque jour il a varié, modifié, agrandi cet instrument mélodieux, l'adaptant à nos transformations successives et aux besoins nouveaux de nos âmes, toujours prêt, ardent, infatigable, ne s'effrayant pas d'être seul à accomplir sa tâche formidable, et sentant sa puissance et sa volonté grandir à mesure que le problème prenait des proportions plus vastes.

Quand Victor Hugo naquit au monde de la pensée, vers la fin de la Restauration, éternée par le libertinage et par les fades mièvreries du XVIII<sup>e</sup> siècle, la langue poétique se mourait, ou plutôt elle était morte. Entre la foule et les productions des poètes il y avait un obstacle insurmontable, l'ennui, l'ennui somnolent et désespéré; pour se faire écouter, pour rendre aux penseurs futurs l'attention du public, il fallait trouver du premier coup un vers éclatant, sonore, pittoresque, profondément vivant, doué d'une intensité inouïe, renfermant toutes les séductions de peinture, de musique, de statuaire sans lesquelles il n'y a pas de poésie, car cet art qui est le premier de tous n'existe qu'à la condition de contenir tous les autres. Ce miracle de tirer tout du néant, de ranimer en un jour un art perdu et de lui rendre à la fois toutes ses magies et toutes ses splendeurs, Victor Hugo l'accomplit en se jouant; désormais les poètes pouvaient naître, leur domaine était retrouvé et reconstitué. Le grand ouvrier des *Orientales* avait pris au xv<sup>e</sup> siècle, en les transformant, ses plus beaux rythmes lyriques; à l'antiquité son sentiment exquis de la beauté matérielle; à l'Orient sa pompe descriptive et son identification avec la

nature créatrice, aux poèmes du Nord leurs figures éthérées et célestes, au moyen âge l'habileté patiente de ses orfèvres excellents; et calme, sûr de lui-même, doué d'une prodigieuse force d'assimilation et de synthèse, il avait amalgamé tous ces éléments dans sa main puissante.

Mais bientôt le magnifique outil qu'il nous avait donné parut encore insuffisant; la France de 1830 s'était éveillée; après avoir été bercée si longtemps par des sentiments factices, l'âme se retrouvait et voulait vivre; les générations nouvelles étaient prises du besoin d'aimer et de prier; on sentait, confusément encore, que l'horizon de l'esprit allait s'agrandir bientôt; que devant nous quelque chose comme un rideau allait se lever, et qu'on verrait au delà les splendeurs de l'avenir. Pour exprimer cette fièvre, cette soif d'inconnu, cette avidité, cet appétit des horizons non encore découverts qui nous tourmentaient, qui alors étaient à la fois notre malheur et notre gloire, il fallait que le vers se spiritualisât et ouvrît ses ailes, quitte à ne pas savoir où il les dirigerait; il n'était pas encore temps de lui faire quitter la terre, mais il fallait du moins qu'il montrât l'impatience du ciel. Comment Victor Hugo est entré dans cette voie nouvelle, vous le savez, messieurs; il nous avait donné des rythmes d'ode, superbes, ingénieux, innombrables, éclatants de force et de beauté; à ces rythmes, il donna une âme, et dès lors nous avons une poésie semblable à nous, et, retenus encore dans le doute sur nos destinées, nous savions avec quels mots exhiler nos plaintes.

Aujourd'hui, les temps sont changés encore: nous avons notre Chanaan devant nous et nous le voyons; nous savons que le droit et le désir de l'humanité c'est le bonheur même sur cette terre; nous savons que toute souffrance est transi-

toire, que la douleur et le mal doivent mourir, et nous voulons entendre tous les sanglots et voir couler toutes les larmes pour pouvoir montrer aux âmes gémissantes la radieuse clarté de leur délivrance. Pour continuer à vivre, pour rester l'écho de nos aspirations, la poésie a dû grandir encore et atteindre à son développement suprême; libératrice et créatrice, inclinée sur tous les maux et attentive aux aurores naissantes, elle contient dans sa forme terrible, exaltée et rayonnante, les cris des pâles victimes, des tumultes de la nature captive qui sera réconciliée, les gémissements des créatures souffrantes et le chant glorieux des générations rachetées; l'immense hymne de joie qui doit s'élever sur les ruines des haines et des misères, et embrasser enfin dans ses ondes mélodieuses toute la création étoilée et triomphante. Cette nouvelle langue extrahumaine, ailée, divine, où se mêlent la voix de la femme opprimée et celle de l'ange, le murmure de l'Océan et l'extase des cieux, nous l'avons entendue, elle existe; celui qui avait tout créé déjà a trouvé en lui le moyen de donner à notre parole l'intuition du beau infini et la vision des choses célestes; par *les Contemplations* et par *la Légende des siècles*, le Verbe poétique nouveau, le Verbe du présent avide de lumière et de l'avenir éblouissant, a été inauguré. Je bois, messieurs, au premier, au plus grand des poètes modernes, à Victor Hugo.

Voilà tous ces toasts. On n'y peut rien ajouter. Éclatants et justes hommages, tous ces discours ont dû émouvoir le poète et consoler

l'exilé; nous, ils nous seront une date charmante et un souvenir éternel.

Victor Hugo seul pouvait encore se faire entendre, après qu'on avait ainsi épuisé toutes les formules de sympathie et d'admiration. Il s'est adressé au premier magistrat de Bruxelles, louant avec cette grandeur et ce charme qui s'attachent à toutes ses paroles, et l'illustre bourgmestre qu'on appelait Charles de Brouckere, et le libéral et l'excellent bourgmestre, M. Fontainas. Façon délicate et vraiment exquise de terminer ce banquet, en saluant et en honorant la ville que ce banquet honorait.

**MESSIEURS,**

Je porte la santé du bourgmestre de Bruxelles.

Je n'avais jamais rencontré M. Fontainas; je le connais depuis vingt-quatre heures, et je l'aime. Pourquoi? regardez-le, et vous comprendrez. Jamais plus franche nature ne s'est peinte sur un visage plus cordial; son serrement de main dit toute son âme; sa parole est de la sympathie, J'honore et je salue dans cet homme excellent et charmant la noble ville qu'il représente.

J'ai du bonheur, en vérité, avec les bourgmestres de Bruxelles; il semble que je sois destiné à toujours les aimer. Il y a onze ans, quand j'arrivai à Bruxelles, le

12 décembre 1851, la première visite que je reçus, fut celle du bourgmestre, M. Charles de Brouckere. Celui-là aussi était une haute et pénétrante intelligence, un esprit ferme et bon, un cœur généreux.

J'habitais la Grand'Place de Bruxelles, qui, soit dit en passant, avec son magnifique hôtel de ville encadré de maisons magnifiques, est toute entière un monument. Presque tous les jours, M. Charles de Brouckere, en allant à l'hôtel de ville, poussait ma porte et entraît. Tout ce que je lui demandais pour mes vaillants compagnons d'exil était immédiatement accordé. Il était lui-même un vaillant; il avait combattu dans les barricades de Bruxelles. Il m'apportait de la cordialité, de la fraternité, de la gaieté, et, en présence des maux de ma patrie, de la consolation. L'amertume de Dante était de monter l'escalier de l'étranger; la joie de Charles de Brouckere était de monter l'escalier du proscrit. C'était là un homme brave, noble et bon. Eh bien, le chaud et vif accueil de M. de Brouckere, je l'ai retrouvé dans M. Fontainas; même grâce, même esprit, même bienvenue charmante, même ouverture d'âme et de visage; les deux hommes sont différents, les deux cœurs sont pareils. Tenez, je viens de faire une promenade en Belgique; j'ai été un peu partout, depuis les dunes jusqu'aux Ardennes. Eh bien, partout, j'ai entendu parler de M. Fontainas; j'ai rencontré partout son nom et son éloge; il est aimé dans le moindre village, comme dans la capitale; ce n'est pas là une popularité de clocher, c'est une popularité de nation. Il semble que ce bourgmestre de Bruxelles, soit le bourgmestre de la Belgique. Honneur à de tels magistrats ! ils consolent des autres.

Je bois à l'honorable M. Fontainas, bourgmestre de



Bruxelles; et je félicite cette illustre ville d'avoir à sa tête un de ces hommes en qui se personnifient l'hospitalité et la liberté, l'hospitalité qui était la vertu des peuples antiques et la liberté qui est la force des peuples nouveaux.

Et maintenant, il faut finir. Notre rôle de rapporteur est rempli, autant du moins que nous le pouvions remplir. — Puisse-t-on retrouver dans nos lignes rapides une sorte d'écho des émotions et des joies de cette journée du 16 septembre 1862. Puisse-t-on, en faveur des discours que nous avons rassemblés, accepter l'humble cadre qui les entoure.

Nous nous la rappellerons tous, cette journée-là. Elle partagera pour nous la destinée de l'œuvre dont elle a fêté le succès : les ardents souvenirs des *Misérables* se confondront en notre

esprit avec les souvenirs charmants de cette journée. Hélas! il en est peu de telles dans la vie. Il en est peu où tant de cordialité se mêle à tant de respect, où un si vif entrain anime des sentiments si doux.

**FIN.**

---

Brux.—Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et C<sup>ie</sup>, r. Royale, 3, impasse du Parc.

---





